

UN CONTRETEMPS



M. X..... député, reçoit la visite d'un de ses électeurs les plus influents.—Faudra pourtant qu'un de ces jours vous veniez luncher avec moi.

L'électeur.—Cette histoire ! Bien sûr que je veux. A quelle heure l'unchez-vous ?

M. X..... qui veut s'en débarrasser : A quatre heures et demi précises.

Garçon de restaurant entrant soudainement :—Madame Duperronzel m'envoie vous dire que comme vous avez commandé votre lunch pour midi et demi, ça va refroidir.

L'ORGUE DE BARBARIE

SOUVENIR

C'était son seul amour,—une enfant rose et blanche
Dont les cheveux bouclés tombaient jusqu'à la hanche,
—Un de ces chérubins dont le rire joyeux
Chasse, quand nous souffrons, les larmes de nos yeux,
Et qui, quand nous rentrons, le soir, la tâche faite,
Leurs petits bras jetés autour de notre tête,
Nous embrassent au front et nous disent ainsi
Pour le labeur qui doit payer leur pain : " Merci ! "

C'était son seul amour. Dans la même journée
La mort prenait la mère et l'enfant était née.

Jeanne venait d'avoir sept ans. Son père, un soir,
Pour la distraire un peu, voulut lui faire voir
Guignol. Lorsqu'il rentra, l'enfant d'un mal de tête
Se plaignit. " Ce n'est rien, dit-il, dors, ma Jeannette,
Il n'y paraîtra plus demain à ton réveil,
Dors. Et puis aux premiers beaux jours, quand le soleil
Sera bien doux, bien gai, nous irons, ma chérie,
Nous promener très loin.

—Ah oui ! dans la prairie

Où l'on cueille des fleurs.

—Oui.

—Comme l'autrefois

Pauline et Rose étaient avec nous. Du grand bois
On alla vers l'étang ; nous courions dans les herbes.
Oh ! les boutons d'or ! nous en faisons des gerbes
Que nous ne pouvions pas tenir dans notre main.
C'est là que nous irons ?

—Oui, dors." Le lendemain,

L'enfant était plus mal. Le docteur vint. Le père
Pleura comme l'on pleure alors qu'on désespère,
A ces terribles mots que lui dit le docteur :

" C'est la tuberculose... Et, je ne sais... j'ai peur...
Ça ne pardonne guère. Allons, monsieur, courage."
Jeanne en effet portait sur son pâle visage
L'empreinte de la mort. En deux jours son regard
Si vif naguère, était devenu tout hagard ;
Ses traits étaient tirés et ses lèvres livides,
Et son front de sept ans s'était couvert de rides.

Au chevet de l'enfant il demeura la nuit.

Qui de nous n'a connu ces heures où l'on suit,
Seul, le cerveau brûlant, dans l'ombre et le silence,
Le cœur tordu, broyé par la désespérance,
Les yeux secs, blasphémant et priant tour à tour,
Les progrès du trépas qui prend à notre amour
Un parent, un ami de longtemps, une femme
Dont l'âme souriait hier encor à notre âme ?
Qui de nous n'a veillé, haletant, éperdu,
Sentant que tout bonheur est à jamais perdu,

Un être qui nous quitte, emportant sous la terre
Tout ce qui nous rendait la lutte moins amère,
Prêt à nous endormir dans le même linceul,
Voulant mourir aussi, pour ne pas rester seul !

Jeanne ne dormit pas. Elle était immobile
Sur son petit lit blanc. Sa poitrine débile
Se soulevait à peine et râlait faiblement ;
Ses yeux étaient mi-clos et ternes ; un moment
Le délire la prit. — Allons, c'est l'agonie,
Pensa le pauvre père : avant la nuit finie
Je n'aurai plus d'enfant ! — Cependant au matin
Jeanne ferma les yeux et s'endormit enfin.
Son sommeil était calme et profond, un sourire
Voltigeait doucement sur sa lèvre de cire :

On eût dit qu'au moment de prendre son essor
Au ciel, l'enfant faisait un dernier songe d'or ;
Peut-être à ses côtés un ange avait pris place
Qui lui tendait les bras en parlant à voix basse.
Soudain, jusqu'à la chambre arriva la chanson
D'un orgue qui jouait en bas de la maison.
C'était un vieux refrain que toutes les familles
Dans la vieille Gascogne apprennent à leurs filles,
Et que le pauvre père, en Gascon qu'il était,
Pour endormir sa Jeanne au berceau lui chantait.
L'enfant l'avait appris ; de sa voix maigriette
Naguère à le redire elle était toujours prête.
Le père tressaillit. Pour la première fois
Il entendait jouer son vieux refrain patois.
— " Oh ! mon Dieu, pensa-t-il, cette chanson qu'elle aime
Vient me sonner son glas à cette heure suprême... "
Sa douleur jusqu'alors contenue éclata :
Il mit dans ses deux mains sa tête, et sanglota,
Mais voici que soudain Jeanne d'une voix grêle
Avec l'orgue entonna la chanson paternelle.

Il releva son front, regarda vers le lit
Où l'enfant essayait de chanter et la vit
Assise, souriante, heureuse en apparence,
De l'orgue s'appliquant à suivre la cadence.
Le visage moins pâle et le regard plus clair,
Se maintenant des doigts aux baguettes de fer
Qui longeaient les côtés de sa blanche couchette.
A la fin du couplet elle tourna la tête
Vers son père et lui dit : " Papa, chante avec moi."
Et lui, malgré ses pleurs et malgré son émoi,
Il chanta

Cependant vers les maisons prochaines
L'orgue allant s'éloignant ; ses notes incertaines
Dans la chambre de Jeanne arrivaient faiblement.
L'enfant s'arrêta, puis elle dit doucement :
— Oh ! je ne souffre plus : l'orgue de Barbarie
En jouant ta chanson m'a sûrement guérie.—
Et puis elle lâcha les baguettes du lit,
Reprit sur l'oreiller sa place et s'assoupit.

Deux mois se sont passés. Hier sur l'esplanade,
Comme les autres jours faisant ma promenade,
Je marchais au hasard, quand j'aperçus soudain
Le père et son enfant, qu'il tenait par la main.
Jeanne était faible encor, mais déjà le ravage
Du mal disparaissait sur son mignon visage.
J'allai vers eux.— Eh bien, cette chère santé ?—
Dis-je. Et lui :— Vous voyez, les couleurs, la gaieté,
La force, tout revient.— Mais enfin qu'avait-elle ?
— Ma foi, je n'en sais rien. Dans une hyrielle
D'arguments le docteur avait bien entrepris
De m'expliquer le mal, mais je n'ai rien compris.
Ça manquait de clarté. Voyez-vous, c'est un homme
Très savant, ce docteur, mais je crois en somme,
Si mon enfant, ma Jeanne, est vivante aujourd'hui,
Je le dois au joueur d'orgue et non pas à lui.
Aussi quand mainteant je rencontre avec elle
Un de ces mendiants tournant sa manivelle,
Je donne à Jeanne un sou qu'au joueur elle va
Porter, disant tout bas : " Un autre me sauva."